

TEMPLON



JAN FABRE

L'ECHO, 18 janvier 2020

Galleries

La sauvagerie de l'Heure bleue

Jan Fabre dévoile ses tempêtes mentales avec ses crânes et ses voiles de papier à l'encre bleue. Le pirate a jeté l'ancre à la Galerie Templon (Bruxelles). Il sait prendre notre œil à l'abordage.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

En 1987-1988, Jan Fabre vivait à Berlin. Le Bic avec son encre dense était déjà l'un de ses médiums de prédilection. En cela, il avait un illustre aîné, Alberto Giacometti soi-même, qui l'utilisa dès l'apparition de l'invention du Franco-Italien Marcel Bich, dit le Baron Bich, qui créa en 1950 le Bic Cristal, premier stylo jetable. Giacometti, grand portraitiste, dessinait partout à l'encre bleue: sur les nappes en papier de restaurant, sur les ronds de bière, en marge des journaux. Il appréciait la «pointe bic» parce qu'on en avait toujours un dans sa poche, cela ne coûtait rien et l'encre qui séchait en deux secondes était durable. Ces 600 dessins au bic sont à la Fondation Giacometti, à Paris.

Jan Fabre a adopté le bic depuis plus de trente ans. Dans l'ouvrage «Homo Faber» (Fonds Mercator, 2006), le cahier L'Heure bleue présente des dessins touffus, arachnéens: «Matérialisation de la parole» (un nuage étiré d'encre bleue s'échappe d'une bouche) ou «Les

chiens volants». Issue de cette période, l'Heure sauvage offre une immersion dans les vanités du présent. Sur ces grandes feuilles s'animent les tourbillons mentaux de Fabre, tornades, cyclones, vagues gigantesques, nuées d'orages. Avec le bic, il obtient un bleu métallique d'une densité extrême. Le geste de la main est si vigoureux que le papier est parfois déchiré, percé, réparé. De-

vant ces paysages intérieurs qui se déploient à l'extérieur, une question se pose: ces feuilles sont si grandes, Fabre dessiné-t-il à plat sur le sol ou en plan vertical?

Le regard bleu

«L'Heure Sauvage» emprunte à l'«heure bleue» définie par l'entomologiste Jean-Henri Fabre (1823-1915), homonyme (et pourtant nul-

Papiers et crânes à l'encre bleue sont ici comme autant de prémonitions de l'extinction de notre espèce.

lement parent), ce bref instant de silence où «la Nature attend fébrilement l'aube». Ce moment décisif, entre les univers de la nuit et du jour, est la passerelle de l'intériorité nocturne à l'extériorité diurne.

Aux Musées royaux, une installation porte ce titre: «Le regard en dedans (L'Heure bleue)». C'est en effet un regard intérieur qui se déploie devant nous avec cette série ressurgie des limbes berlinois. Des crânes en verre de Murano perchés sur leur support tutoient les tempêtes échappées de ces grandes voiles de papier.

Ces crânes sont recouverts d'empreintes de mains (on discerne nettement les volutes des empreintes digitales sur un pariétal ou un occipital), ce qui leur fait une peau sur-naturelle d'encre bleue.

Héritiers des vanités de la Renaissance, ce sont les emblèmes de notre finitude: on songe à Hamlet s'adressant à ce pauvre Yorick, le fou défunt qui faisait rire la cour. Ici, de délicats squelettes d'animaux, genette ou oiseau-mouche, s'agrippent au crâne par le maxillaire ou entre les cervicales de verre. Papiers et crânes à l'encre sont ici comme autant de prémonitions de l'extinction de notre espèce.



Toute la vigueur et la prescience des œuvres de jeunesse de Jan Fabre. © SASKIA VANDERSTICHELE

«L'Heure sauvage». Jusqu'au 22/2: www.templon.com

